# Théâtre Français. *Les Femmes savantes*.

Voltaire a fait une Vie de Molière terminée par des remarques sur chacune des comédies de ce grand poète : ces remarques, en plusieurs endroits, portent l'empreinte de la légèreté et de la négligence. Parmi les réflexions justes et saines, il s'en trouve beaucoup de hasardées, et qui même sont absolument fausses. Il importe d'autant plus de les relever, que le nom et l'autorité de Voltaire pourraient égarer de jeunes littérateurs, et leur donner des idées fausses. Par exemple, il ne faut pas croire, sur la foi de Voltaire que l'intrigue des Femmes Savantes *soutint longtemps la pièce*, et que cette intrigue *a quelque chose de plus plaisant que celle du Misanthrope*. L'intrigue des Femmes Savantes est faible et commune : il s'agit de savoir si Trissotin épousera Henriette ; et rien ne s'oppose à ce mariage, arrêté et résolu par la mère, que la volonté du père, que l'on sait incapable de résister à celle de sa femme. Il n'y a rien là de fort intrigué, et je n'y vois rien de bien plaisant. Trissotin fait rire, lorsque menacé par Henriette de certains accidents qui suivent les unions mal assorties, il répond froidement :

A tout événement le sage est préparé.

Voilà toute la plaisanterie de cette intrigue, que l'on prétend avoir *quelque chose de plus plaisant que celle du Misanthrope*; il me semble que la scène où la coquette, par ses artifices, triomphe de la juste colère du misanthrope, offre un comique plus délicat, plus fin, et surtout beaucoup plus noble. Ce n'est donc point l'intrigue qui a soutenu longtemps les Femmes Savantes ; l'intrigue est le moindre mérite de la pièce : ce qui a fait et fera toujours son succès, c'est la variété et l'originalité des caractères ; c'est le bon bourgeois Crysale, sur lequel la philosophie n'a point de prise, et qui est le seul sage parmi les philosophes de sa maison ; c'est le ridicule de trois bégueules infectées de pédantisme et de chimères romanesques ; c'est l'esprit naturel, l'enjouement piquant et le bon sens exquis de l'aimable Henriette, c'est ce courtisan fin railleur, honnête homme, vigoureux ennemi des sots déguisés en savants ; c'est ce Trissotin, si vain de l'admiration de quelques folles, ce Vadius, si gonflé de son érudition ; c'est la querelle où ces deux pédants jettent le masque, et, quittant le ton mielleux et faux, font succéder aux plus basses flatteries les plus grosses vérités : voilà ce qui soutint et qui soutiendra toujours la pièce, tant qu'il y aura en France quelque sentiment du bon comique ; voilà ce qui couvrît et ce qui couvrira toujours la faiblesse de l'intrigue.

Voltaire paraît croire que la comédie de Molière conduisit au tombeau l'abbé Cotin, et que les satires de Boileau causèrent la mort de l'abbé Cassaigne : son humanité paraît désolé de ces meurtres littéraires ; ses entrailles philosophiques en sont encore émues ; il a l'air de pleurer sur la cendre de ses deux auteurs infortunés, si méchamment mis à mort par les critiques : sa sensibilité éclaterait sans doute avec plus de force, si ces deux victimes de la critique n'étaient pas deux abbés, deux prédicateurs, deux gens d'église.

Rien n'est moins prouvé que l'homicide commis par Boileau dans la personne de l'abbé Cassaigne. Les compilateurs d'anecdotes assurent que cet abbé était sur le point de prêcher devant le roi, lorsqu'il fut atteint d'un trait mortel lancé par le satirique. Ce trait n'était cependant pas bien sanglant ; la plaisanterie se réduisait à dire qu'on était assis fort à l'aise aux sermons de l'abbé Cassaigne : il n'y avait pas là de quoi en mourir. On ajoute que l'abbé, résolu de se venger par de bons ouvrages, ce qui est la plus nobles vengeance d'un auteur maltraité, s'échauffa si fort le sang à la composition, qu'il en perdit la tête, et qu'il fut enfermé comme fou à Saint-Lazare, où il mourut en 1679, plus de dix ans après la satire à qui l'on attribue sa folie. Cette folie est assez avérée ; mais rien ne prouve qu'elle ait eu pour cause le sarcasme de Boileau. Si l'abbé Cassaigne, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions, est devenu fou pour une pareille bagatelle, il faut convenir qu'il avait le cerveau bien faible.

Boileau, qui était un bon homme, ne se reprocha jamais cette mort. Un jour que le P. Bourdaloue plaisant avec lui sur la folie qu'on regarde comme l'apanage des poètes, il lui répondit en riant : *Il y a aux Petites-Maisons dix prédicateurs contre un poète*; faisant allusion à l'abbé Cassaigne, qui s'y trouvait à double titre, et comme prédicateur et comme poète : allusion que certainement Boileau n'eût point faite, s'il eût pensé avoir quelque part à la démence de cet abbé. Mais n'est-il pas étrange que le même compilateur qui nous atteste la folie de l'abbé Cassaigne, cite en faveur avec lui dans la même maison, assure que ce fou mourut en homme sage et en bon chrétien ?

Quant à la mort de l'abbé Cotin, dont Voltaire accuse l'auteur des Femmes Savantes, ce fut tout au plus une mort civile. Il est vrai que Cotin foudroyé par cette satire, tomba de son vivant dans le plus profond oubli ; il ne fut plus question dans le monde de cet abbé si fêté ; et la date de sa mort fut si peu connue, qu'on l'annonça comme défunt pendant qu'il existait encore.

Perrault prétend avoir assisté à un sermon de l'abbé Cotin, où il était fort mal à son aise ; c'est le même Perrault connu par son mépris pour les anciens. On raconte une aventure de l'abbé Cotin, qui lui donne une grande ressemblance avec Sophocle : ce grand poète tragique, que sa famille voulait faire interdire comme trop vieux pour gouverner son bien, lut aux juges son Œdipe à Colonne pour prouver qu'il avait encore la tête bien saine ; de même l'abbé Cotin, poursuivi par ses parents qui voulaient lui faire nommer un curateur, invita se juges à la lecture de quelques-uns de ses sermons. Ils en furent si satisfaits, qu'ils condamnèrent ses parents aux dépens et à l'amende : les fous, dans cette affaire, étaient peut-être les juges. Je ne garantis point ces anecdotes ; leur objet est rempli quand elles amusent Voltaire, en sa qualité de philosophe et d'historien, aurait dû s'en défier, et ne pas ériger en assassinats d'ingénieuses plaisanteries utiles au bon goût, et dont le seul crime était de détruire des réputations usurpées : ce qui est regardé en littérature comme une œuvre méritoire.

Je ris quand j'entends Voltaire, bien autrement satirique que Boileau et Molière, s’apitoyer sur me sort de Cotin et de Cassaigne, et s'écrier du ton d'un apôtre de la charité chrétienne : « Triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile, et qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inspire le bon goût ! » On pourrait reprocher avec fondement au prédicateur Voltaire, ainsi qu'à beaucoup d'autres, d'avoir démenti ses discours par ses actions. Qui ne sait que cet homme si sensible pour Cotin et pour Cassaigne, déchira Fréron dans l'Ecossaise, et le présenta comme un infâme délateur ; atrocité dont les ennemis même de Fréron furent indignés ? Qui ne connaît pas ses railleries sanglantes, et ses injures grossières contre Jean-Baptiste Rousseau le poète, et Jean-Jacques Rousseau le philosophe ? Ne rougit-on pas des horreurs qu'il a vomies contre l'abbé Desfontaines et contre M. Larcher ? A-t-il cessé de harceler Lefranc de Pompignon ? Comment a-t-il traité Gresset, l'abbé Trublet, l'abbé Cogé, l'abbé Ribailler, l'abbé Nonotte, l'abbé Patouillet ; une foule d'autres dont les noms m'échappent, et dont la liste serait trop longue ? N'a-t-il pas insulté Boileau lui-même en l'appelle *le Zoïle de Quinault et le flatteur de Louis*? On peut convenir d'après cela qu'en prêchant la charité, il n'a pas du moins prêché d'exemple.

Il manquait à cette représentation trois sujets : Grandmesnil, Fleury et Mlle Mars. Vigny promet un successeur à Grandmensil ; mais il faut lui donner le temps d'acquitter sa promesse. Saint-Fal a ses rôles où il se montre bon acteur ; celui de Clitandre est un des moins favorables à son talent : il faut toujours louer le zèle qui le lui fait remplir dans le besoin pour l'intérêt de la Comédie. Mlle Volnais est très agréable dans le rôle d'Henriette, et on l'y voit avec plaisir ; elle a été plus intéressante encore dans l'Isabelle de l’École des Maris qui a suivi les Femmes Savantes.

Geoffroy.